

La petite lettre

120



Consommation sans sommation...

Mais pour qui nous prend-on ?

Ce tapage publicitaire
Qui nous harcèle constamment
J'aimerais le faire taire
Un jour définitivement !

Consommateurs, si vous saviez
De qui vous êtes les cibles
Ensemble vous refuseriez
Le joug de trusts insensibles

Car seuls comptent les bénéfices
Pour ces requins de la finance
Nous imposant des sacrifices
Et la mort... pour seule espérance !

Vous, les acheteurs compulsifs
Piégés par l'offre tentatrice
Vous devenez plus agressifs
Votre inconscience est destructrice

Vous serez toujours prisonniers
De votre folie dépensière
Et vous perdrez tous vos deniers
Avant de finir en poussière !

Ne vous créez pas de besoins
Il n'y a pas de bonne affaire
Finit le plus, plutôt le moins
De peu il faut se satisfaire
Fuyez l'hyperconsommation
Votre santé déjà se ruine
Cette recommandation
Vous rendra votre bonne mine !

N'épuisez pas notre planète
Bientôt au point de non-retour
Bouleversante place nette
Pour l'homme détruit à son tour

Évitez cette catastrophe
Par la bonne réaction
Contenue en cette apostrophe :
« La sauvegarde, c'est l'action ! »

Dans ma ligne de mire surgit l'hyperconsommation :
Avec cette productrice de besoin, c'est la mort... sûre
Je viens de tirer sur elle sans sommation
Puisque, de l'équilibre de la nature, elle fait fi
Conduisant le genre humain vers le néant, à coup sûr...
Par l'incurie de groupes possédants assoiffés de profit...

Alors cela suffit !

Résistons en relevant le défi de rester en vie :

Passons à l'action mais... sans devenir actionnaires !

Maurice LAVO (26 Juillet 2021)



À la famille Ferrier
d' Abeau Malsbosc 07A0

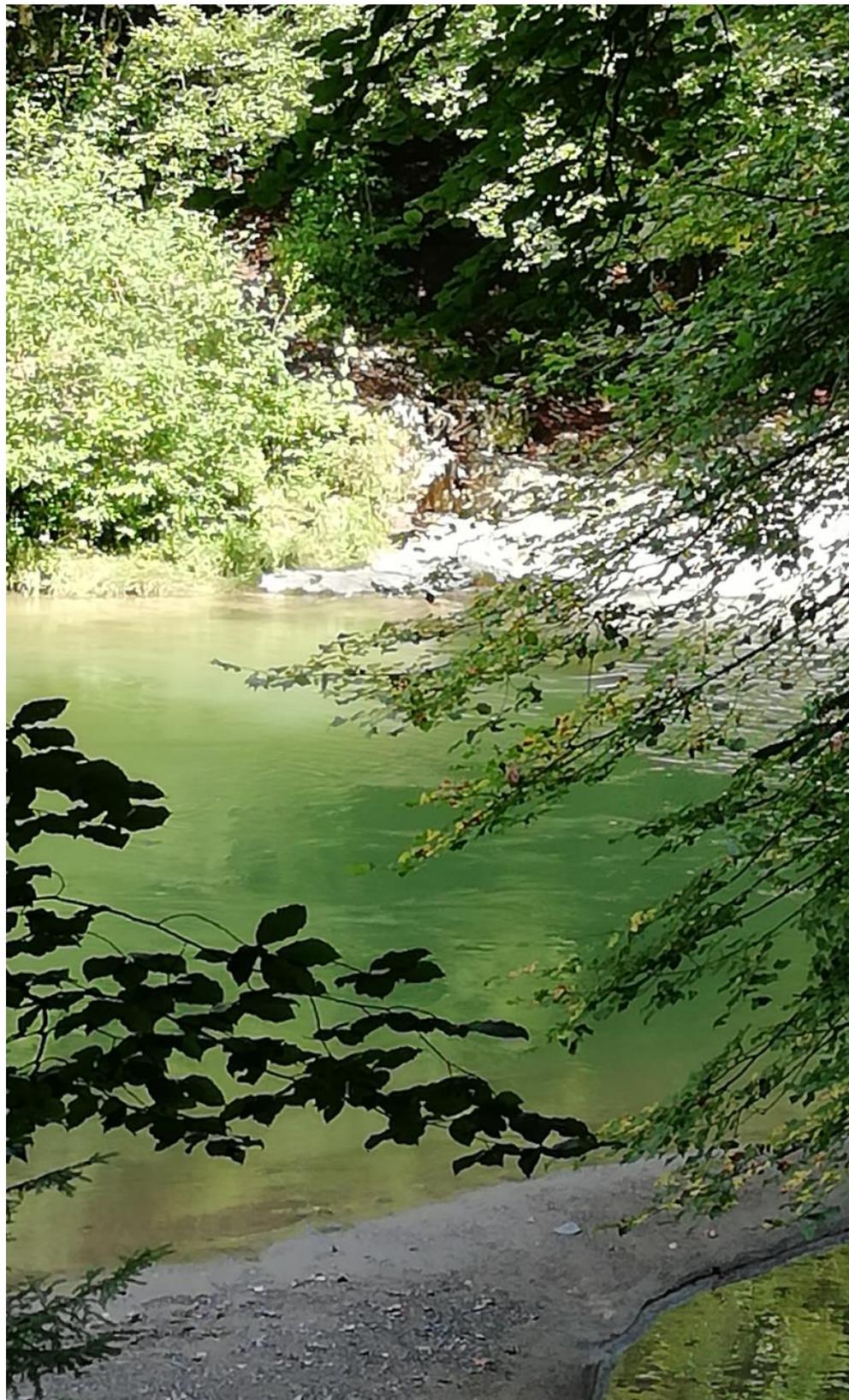
La flamme aime le bois et le feu le démembre.
Cet hiver leur maison, du salon à la chambre,
A connu sa colère et subit sa fureur.
Il n'en resta qu'un lit de cendres et de terreur.
D'une nuit imprimée au fer brûlant du glaive,
On ne peut ignorer quand l'homme se relève.
Il est, discrètement, sur un simple piquet,
Une boîte où des œufs, au détour d'un bosquet,
Illustre un renouveau loin d'une cathédrale
Et permet au passant l'entraide viscérale.
Leur confiance alors ne se doit dans le vent.
L'arrêt s'impose ici lorsqu'on passe devant.
Chacun constatera, ne quêtant pas l'obole,
Le troc est régulier. Que personne ne vole
L'honneur de leur combat. Leur foi de rescapés
N'a besoin d'exister que d' espoir et de paix.

Daniel MARTINEZ

10/08//2021

Un torrent se remet
Des orages nocturnes
Révélant au passage
A celui qui chemine
Mille nuances de vert
Aux sources du Chéran.

MTB
10 août



Les pétales étendus d'une fleur,
Brassaient doucement un air léger.
Que les notes d'un Piaf rieur,
Déposaient sur mon cœur apaisé.

Le reflet d'une eau sauvage indomptée,
Éclaboussait le feuillage du saule rêveur.
Venu courber ses feuilles allongées,
Au-dessus de ce puits de fraîcheur.

La blancheur d'une pierre poncée par le temps,
Caillou devenu perle au fil des années.
Puissance de la nature prise au fil des ans.
Rempart inébranlable pour l'homme affolé.

La chaleur d'une braise encore vive,
Attisait le brasier en sommeil.
Cendres d'une forêt en dérive,
Quand le feu soudain se réveille.

Le rouge d'un éphémère coquelicot,
Colorait de passion cette douce saison.
Quand l'été se fait chaud.
Le cœur abandonne sa raison.

Alain SERGENT

Haïkus d'été

Une nuit sans lune
Une chouette hulule
La montagne dort.

Un matin d'été
Le mas provençal s'éveille
Cyprès dans le ciel.

Un midi d'été
Le soleil incandescent
Pelouses jaunies.

Je baisse les stores
Zénith, le potager bronze
Des tomates rouges.

Fleurs épanouies
Le glyphosate transpire
Les abeilles meurent...

Un tantôt d'été
Du sable fin sur la plage
Deux jolis seins blancs.

Un chaud soir d'été
La glycine douce exhale
Hanneton volant.

Une nuit d'été
Un slow traîne, langoureux
Me and Misses Jones.

Gaël SCHMIDT – Septembre 2018 derniers jours de l'été

« Le Haïku est un poème japonais composé de trois vers sans rimes. Elaboré sur le rythme 5 / 7 / 5, il retranscrit la beauté fugace d'un instant de vie. »



La Crapaudière

Enfourchant nos vélos, vaquant à notre enfance,
Habités de désirs, d'heures creuses, dissidences,
Nous dépassions l'église, et longions le cimetière,
Grimpions la petite côte, essoufflés et tous fiers,
Jusqu'à la voie ferrée, qu'un train vienne à passer,
Aurait plus de panache que ces vieux rails rouillés.
Au ravin, avec désinvolture, jetions nos bicyclettes,
Surpris qu'une roue s'indigne, tourne et cliquette,
Cernée de tussilages, de trèfles, de prêles érigées,
Mirage confondant de morilles, charnues, désirées.
Mais déjà nous glissions, dévalions vers notre aire,
Notre bassin grisé, marécageux, notre sanctuaire,
Pris dans les rais surannés de tes mystères enfouis,
Intimidés par des présences, pourtant évanouies,
Que nous ressentions près de nous, et appelions,
Sans pourtant dire un seul mot, mais invoquions,
Sûrs de la mansuétude de sagesse d'après trépas,
Qui ne puissent nous répondre, mais voient nos pas,
Ni hostiles, ni amies, mais unies à nous d'humanité,
Et pas mécontentes, que leur repos soit enfin troublé,
Par de petits vauriens proches du château de CHUET,
Galopins roturiers de ce village, ranimant leur reflet,
Et des condensés d'escapade dans leur Saint-Pierre,
Du temps de leur enfance et de la vivacité de la chair.
Nous taquinions d'un bâton un nénuphar inaccessible,
Suivions au flot et feuillage, de douces lueurs sensibles,
Puis repartions, plus apaisés, presque penaud de gravité,
Reprenions nos vélos, pédalions fort pour se raccrocher....
A une autre dimension temporelle, atterrir dans le réel...
Faisions teinter nos sonnettes et quelques rires immotivés.

Claire BALLANFAT

L'Azuré du Serpolet

Et te voilà, bleu comme l'Azur,
De ci-de là, frôlant l'air pur,
D'un battement d'ailes, sans bruit aucun,
Butine, quelle merveille, le serpolet au petit matin

Le nez dans l'herbe, l'esprit voyage,
Les pensées sombres font leurs bagages,
Plus rien n'est triste, le temps s'arrête,
Les bruits s'estompent, des rêves pleins la tête

Petite bête presque disparue,
Résiste encore qui l'aurait cru ?
Au soleil de midi, tu oublies tes amies fourmis

Papillon bleu, danse dans le ciel d'été,
Insaisissable, étincelant de beauté,
Tu enchantes les champs de ton souffle de vie

Patricia FORGE



Cinéma

La vie ce n'est pas du cinéma
Mais sa transcription à cappella

Le septième Art
Création d'Art d'Art

Wong Kar Wai, Almodovar, Del Toro, Scola, Lynch, Ken Loach, Inarritu, Garcia,
Jaoui, Tavernier
Frères Coen, Haneke, Eastwood, Woody Allen, Leone, Varda, Gerwing, Dupontel,
Lelouch, Blier

Quelques maîtres au sein d'une pléiade de la création
De la puissance de l'émotion

Magnificence des scènes filmées
De parcours de vie et de destinées

La force des sentiments en image
La parole en sage

La musique en héritage
Le scénario pour tourner la page

D'une histoire vécue
D'une situation politique saugrenue

D'un imaginaire
Créé par l'extraordinaire

Le rôle des sans grades
Remis sur l'estrade

La magie de remettre au-devant de la scène
L'humilité des gens de l'ombre, porteurs universels de nos gènes

De l'universalité et de la fraternité
Des briseurs des frontières dressées

Contre l'indifférence
Battue en brèche par la pertinence

De la caméra Merlin l'enchanteur
Osant filmer la chaleur

Bien vivante de nos valeurs
Sésame du miracle de l'humanité et du cœur

De nos origines du monde
Liant nos espérances à la ronde

De la chaîne des liens
Seule propriété universelle du bien

Le cinéma, notre part d'évasion,
Notre clé pour s'échapper de nos soucis et de nos interrogations

Du bon, de la brute, du truand
De la poésie, du drame, de la comédie, du thriller captivant

Chacun puisera et assouvira son besoin
D'endosser les habits de son héros en action

De lâcher son fardeau le temps d'une projection
Pour s'envelopper dans les bras de l'affection

Partons dans les salles obscures
Nos certitudes au pied du mur

Ne résistent plus face au génie des auteurs
Des comédiens, actrices, investis pour notre plus grand bonheur

Le cinéma doit rester en vie
Qu'il lutte encore longtemps par le partage et l'envie

Alain GERMAIN

Fleurs de Normandie

L'écume blanche de la mer
Qui n'en finit pas de compter ses vagues
La blondeur de la plage
Qui n'en finit pas de compter ses grains
Le vert gazon sur la colline
Qui n'en finit pas de compter
Les fleurs de juin alignées à l'infini
Et puis l'écume rouge de la mer
Qui ne comprendra jamais
L'écume noire de l'âme des hommes

Erwin PORCELLINI





Le Conte d'Autrefois



Chapitre 2

Son père effroyable et terriblement cruel,
L'enferma dans sa chambre avec une écuelle,
Un valet de son âge, une rose et un livre
Et cet hiver le Lac de ses pleurs vit le givre
Et cessa de donner le poisson nécessaire.
La vie des Annéciens devint un vrai enfer :
La pêche était mauvaise et la terre séchée,
Par les socs et les pieux ne se faisait percer.
Mais le Seigneur de fer, au regard acéré,
N'en avait rien à faire et faisait se vider
Les bourses des sujets, pauvres et affamés ;
Annecy était sombre et fuit par la gaieté.
Pensant que son enfant était de ce fléau
La cause irréfutable, un jour le père en maux
Éloigna la princesse et la mit en la tour
Au bout du Lac, là-bas, où l'Ire court toujours.
Cette austère tourelle, aurait vue de sa mort
Venir l'instant fatal. Mais le destin, le Sort,
N'en avait terminé avec cette âme seule
Et au loin dans la plaine on vit dans un linceul
Un tyran étendu, par la main du guerrier
Dont on sait qu'il venait de Marigny le guet.
Dans les champs du Chéran se tenait Marigny,
Sous les ordres d'un comte, au bord de Rumilly.



Le Conte d'Autrefois



Le comte surveillait ce village en tenaille
Entre plusieurs seigneurs, ardents à la bataille,
De la Haute-Savoie, agitée de secrets,
Mais depuis quelques ans, il y régnait la paix.
Il sentait tout en lui ce désir d'aller voir
Le rivage annécien où se chantaient le soir
Des fées aux noms perdus. Il partit un matin
Avec pour tout bagage un manteau, du lapin,
Une outre et son épée, qu'il maniait tel Arès,
Il était redoutable et prodigieux d'adresse.
Au bout d'une semaine il arriva au Lac.
Mais rien ne lui fit voir, pas même le ressac,
La splendeur qu'il rêvait, tout semblait s'être éteint.
Il alla dans la ville, et repartit vers Duingt.
Puis arrivé le soir à Doussard, il y vit
Cette tour sur l'Ire où sombrait la princesse.

Alexandre BARRUECO